

L'HISTOIRE DE CHARLES XII: UN VOYAGE EN SUÈDE ?

Marc Hersant

Université Jules-Verne, CERCLL, CERR

La question des voyages voltairiens amène à constater que, dans beaucoup de cas, ces voyages sont purement imaginaires et livresques, dans une confrontation à l'altérité culturelle qui se construit dans l'espace d'une bibliothèque, qu'il s'agisse de déplacements dans l'espace ou dans le temps. S'il a séjourné longuement en Brandebourg-Prusse ou en Angleterre, Voltaire ne l'a d'ailleurs pas fait comme voyageur à proprement parler, du moins en tant que le voyage serait sa propre finalité, et il n'a décidément rien ou presque d'un précurseur du tourisme : pour trouver ce type de préoccupation, il faut par exemple aller voir un Voltaire fort jeune livrant ses impressions de voyageur en Hollande à la marquise de Bernières. Il n'a pas non plus pratiqué de manière particulièrement marquante le genre du récit de voyage, dont on pourrait remarquer qu'il fait même partie des rares genres, avec le roman, qu'il a dédaignés, et ses *Mémoires*, qui évoquent pourtant très longuement sa période auprès de Frédéric II, n'anticipent en rien sur des *Mémoires d'un touriste* à la manière de Stendhal : il faut dire que, racontant une partie importante de sa vie en quelques dizaines de pages, Voltaire n'a guère l'occasion de s'attarder. Le cas des *Lettres philosophiques* est particulièrement intéressant dans la perspective qui nous occupe, car Voltaire avait écrit pour préparer son texte une longue lettre livrant de véritables impressions de voyageur¹, et d'un type qu'on retrouve aussi dans des lettres à Thieriot datant du début de son séjour, et il ne l'a *pas retenue* : la dimension « touristique » de ce texte exceptionnel a donc été délibérément évincée. Si ses récits de fiction ont le voyage pour motif essentiel, et ici les courses autour du monde de *Candide*, de *La Princesse de Babylone*, de *Scarméntado* ou de l'*Éloge historique de la raison* figurent parmi les textes les plus significatifs, ces voyages, comme Barthes l'a montré de manière à mon

151

REVUE VOLTAIRE N° 15 • PUPS • 2015

1 Voir G. Métayer, « Voltaire et la philosophie du voyage », ici même, p. 47-61.

sens définitive², sont souvent factices, chaque étape étant une variation sur la précédente qui donne l'impression d'un sur place dans le mouvement même et par ailleurs, la partie factuelle de son œuvre narrative donne beaucoup moins de place à ce sujet traité dans les contes sur le mode d'une franche dérision. Enfin, même dans la correspondance, les marques de la curiosité de Voltaire pour des lieux susceptibles de « justifier le voyage » sont finalement assez rares, et le plus souvent, lorsque Voltaire évoque un déplacement possible, c'est pour retrouver un être cher beaucoup plus que pour découvrir un lieu nouveau ou pour aller à la rencontre d'une altérité culturelle pensée comme telle. Les descriptions de paysages ou de sites sont, sous sa plume, assez peu fréquents, et dans la version éditée des *Lettres philosophiques* par exemple, elles brillent par leur absence, sauf à donner ce statut à des passages philosophiquement très fonctionnels comme la célèbre évocation de la Bourse de Londres. La conclusion provisoire de toutes ces remarques pourrait presque faire de Voltaire le moins voyageur des hommes, du moins si on envisage le voyage comme une recherche délibérée de l'altérité et comme une rencontre programmée avec l'ailleurs. Sa difficulté à envisager l'ailleurs autrement que de manière fonctionnelle et instrumentalisée, comme c'est le cas de manière plus ou moins marquée pour son Angleterre, sa Chine ou sa Russie, est une autre marque d'une relation à l'altérité qui ne me semble pas être celle du voyageur et semble bien en deçà, par la profondeur de sa confrontation au divers du monde, de celle d'un Montaigne ou même d'un Montesquieu. Ses dialogues « philosophiques » sont souvent des monophonies autoritaires où la voix de l'autre – et de l'ennemi – est réduite à une caricature sans consistance. En revenant sur *l'Histoire de Charles XII*, je me suis donc essentiellement demandé quel type de rapport se construit dans cette œuvre à l'altérité suédoise : si on ne peut guère attendre de lui une rêverie romantique sur les pays du Nord, Voltaire fait-il au moins du monde suédois un motif important de son histoire du plus célèbre de tous les rois de Suède ? Déploie-t-il ce qu'on appellerait aujourd'hui un « imaginaire de la Suède » ? Fait-il servir la Suède comme d'autres altérités culturelles à un discours philosophique à défaut de s'y intéresser pour elle-même ? Sur tous ces plans, cette présentation sera légèrement déceptive, et sans aller jusqu'à dire que la Suède n'intéresse pas Voltaire, son voyage en Suède, même imaginaire, ne livre que d'assez maigres fruits.

2 Dans un article aussi brillant et célèbre que (sur d'autres points) justement discuté, « Le dernier des écrivains heureux » ; *Œuvres complètes*, éd. Éric Marty, Paris, Le Seuil, 1993-1995, 3 vol., t. I, p. 1235-1240. Guillaume Métayer discute ici même cet article et je renvoie à ses arguments.

La première raison de cette relative pauvreté du motif suédois tient au projet même du livre, qui le différencie de tous les autres grands ouvrages historiques de Voltaire à l'exception du *Commentaire historique* qu'il a consacré à sa propre personne quarante-cinq ans plus tard : il s'agit d'une vraie biographie³, dont l'unité de sujet est un individu célèbre et son destin, non le monde où il a surgi. Dans *Le Siècle de Louis XIV*, comme chacun sait, ce n'est pas essentiellement l'homme Louis XIV qui fait l'objet de la réflexion de Voltaire, l'ouvrage étant une vaste méditation sur ce qui a donné à la France de son époque un prestige exceptionnel. Dans le *Pierre le Grand*, c'est moins la personnalité et la destinée du tsar qui confèrent au livre son unité que les métamorphoses du monde russe à son époque, et l'altérité russe, même considérablement schématisée, orientée et instrumentalisée, est incontestablement au cœur de l'ouvrage. La dimension partiellement thématique de ces deux sommes historiographiques, qui fait que leur dimension narrative est débordée par le surplomb synthétique, dénarrativisation structurelle dont le modèle le plus remarquable est fourni par la seconde moitié du *Siècle*, confirme cet éloignement du modèle biographique. Dans l'*Histoire de Charles XII* en revanche, Voltaire suit les principales étapes de la vie incroyable de ce roi qui fascina toute l'Europe et dont Saint-Simon a, lui aussi sous le charme, raconté l'histoire par morceaux dans ses *Mémoires* sans montrer d'ailleurs plus d'intérêt que Voltaire pour son monde natal : ce qui a suscité l'intérêt passionné de Voltaire et de Saint-Simon, c'est bien une « Vie » digne des plus extraordinaires racontées par Plutarque, et les quelques pages que Voltaire consacre ici ou là à son pays d'origine restent assez sommaires et même superficielles.

Ce phénomène est d'autant plus remarquable que d'autres univers culturels rencontrés au fil du livre sont l'objet d'un regard beaucoup plus fouillé. Ainsi, l'évocation de la Pologne au moment où elle devient un enjeu central des conflits militaires de l'Europe du Nord à cette époque, suscite une vaste digression sur son organisation politique alors que Voltaire n'a malheureusement presque rien de comparable à proposer au sujet de la Suède. Au moment des premières menaces russes contre la Suède, juste après, Voltaire se livre de même à une

3 Et même, comme le titre l'indique, de la biographie *par excellence* : le héros naît quelques pages après le début, et l'œuvre se termine avec sa mort qui apparaît comme son terminus évident. Seules quelques importantes digressions (sur la Pologne, la Suède) font un peu ce principe individuel d'unité. La tension entre le modèle biographique fourni par Plutarque et d'autres projets possibles (une histoire de l'Europe du Nord à la même époque...) est alors nette. Sur toutes ces questions fort délicates de « frontières » entre les genres historiographiques, et auxquelles elle apporte des réponses décisives, je renvoie à un remarquable article de Catherine Volpilhac-Augier, « D'*Histoire* en *Vie*. La biographie parmi les genres de l'Histoire (xvii^e-xviii^e siècles) », dans Sarah Mombert et Michèle Rosellini (dir.), *Usages de vies. Le biographique hier et aujourd'hui (xvii^e-xxi^e siècle)*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2012, p. 33-62.

longue et passionnante présentation de Pierre le Grand et des métamorphoses de la Russie à son époque, qui est une véritable esquisse de son livre futur, et qui montre son intérêt déjà profond pour bien des aspects du monde russe : je ne m'attarderai pas sur cet aspect bien connu, mais l'opposition entre Charles XII et Pierre le Grand, qui est *grosso modo* dans l'imaginaire voltairien celle du héros guerrier et du vrai grand homme bâtisseur de civilisation⁴, occupe une place évidente dès les premières éditions du *Charles XII*, et explique l'importance des développements sur une Russie jugée en prodigieuse mutation par opposition à une Suède comparativement statique. Point particulièrement frappant, dans *l'Histoire de Charles XII*, Voltaire s'attarde longuement sur cet événement majeur de la vie de la Russie sous Pierre le Grand qu'est le surgissement, pour ainsi dire de rien, de Saint-Petersbourg, alors que Stockholm est nommée plusieurs fois dans l'œuvre sans être l'objet de la moindre évocation ou description. Dernier élément qui vient confirmer ce diagnostic, lorsque Charles XII vit son long et remuant épisode turc, Voltaire en profite pour placer de nombreuses anecdotes sur la Porte, et notamment sur le rythme effréné de succession des grands vizirs dont la durée de vie assez limitée est plusieurs fois liée à l'agitation du roi de Suède et de ses proches. Pendant quelques dizaines de pages, la coloration turque du récit est très marquée, parfois sous le signe de l'ironie et du pittoresque, parfois aussi sous celui d'une certaine admiration pour un monde que Voltaire est loin de traiter avec une complète condescendance : ce type d'exotisme est, disons-le, beaucoup plus discret, même s'il n'est pas totalement absent, dans les parties suédoises du récit. Ce n'est donc nullement exagérer ou manifester un goût marqué pour le paradoxe que de dire que Voltaire, au fil des altérités culturelles qui se succèdent dans sa première grande œuvre d'historien, s'intéresse nettement plus à la Russie, à la Pologne ou à la Turquie qu'à la Suède. Cette dernière, qui lui propose un modèle politique moins frappant que la Pologne, une mutation sociale et culturelle moins spectaculaire que la Russie, une couleur locale moins attrayante, des mœurs moins exotiques et une politique intérieure moins retorse que la Turquie, reste pour l'essentiel l'arrière-plan un peu abstrait d'un destin individuel qui d'ailleurs, très vite et durablement, se déploie dans d'autres lieux. La Suède ne suscite évidemment pas non plus d'enthousiasme intellectuel comme l'Angleterre à la même époque ou la Chine dans les décennies ultérieures, et n'offre en rien un contre-modèle à la France qui aurait pu lui donner un vrai rôle fonctionnel pour la pensée. Sa vie poétique, philosophique et culturelle semble en outre presque inexistante.

4 Sur ces questions, et sur tout ce qui concerne le rapport parfois ambigu des Lumières à la notion même d'héroïsme, je renvoie à un ouvrage collectif de référence : Sylvain Menant et Robert Morrissey (dir.), *Héroïsme et Lumières*, Paris, H. Champion, 2006.

Dans une période où l'ailleurs occupe une place énorme dans la production voltairienne, avec aussi et notamment l'Orient de *Zaïre*, la Suède est peut-être, de tous les mondes que Voltaire a alors visités en réalité ou en imagination, et auxquels il a au moins partiellement consacré une œuvre, celui dont l'identité se dessine le moins.

Dernier élément déceptif, mais qui tient à un aspect plus intéressant de sa pensée, dont on va voir que le reste du texte le contredit un peu, Voltaire ne croit guère officiellement à une âme inaltérable des peuples qui donnerait à la Suède une identité fixe et définitive. Dans le *Discours sur l'Histoire de Charles XII*, présent dès l'édition de 1731 en annexe, mais modifié par la suite, et qui peut passer pour le premier grand manifeste historiographique de l'écrivain, il est amené à remarquer un début d'évolution du pays entre la date de la rédaction de son livre et celui de la rédaction de cette préface, et il développe à partir de ce constat une intéressante méditation sur le caractère illusoire d'une telle permanence. Le passage est suffisamment remarquable pour mériter une citation assez longue car une partie importante de la réflexion de Voltaire sur sa conception de la temporalité historique s'y manifeste :

On est obligé d'avertir que plusieurs choses qui étaient vraies lorsqu'on écrivit cette histoire en 1728, cessent déjà de l'être aujourd'hui (en 1739). Le commerce commence, par exemple, à être moins négligé en Suède. L'infanterie polonaise est mieux disciplinée, et a des habits d'ordonnance qu'elle n'avait pas alors. Il faut toujours, lorsqu'on lit une histoire, songer au temps où l'auteur a écrit. Un homme qui ne lirait que le cardinal de Retz, prendrait les Français pour des forcenés qui ne respirent que la guerre civile, la faction et la folie. Celui qui ne lirait que l'histoire des belles années de Louis XIV, dirait : Les Français sont nés pour obéir, pour vaincre et pour cultiver les arts. Un autre qui verrait les mémoires des premières années de Louis XV, ne remarquerait dans notre nation que de la mollesse, une avidité extrême de s'enrichir, et trop d'indifférence pour tout le reste. Les Espagnols d'aujourd'hui ne sont plus les Espagnols de Charles Quint, et peuvent l'être dans quelques années. Les Anglais ne ressemblent pas plus aux fanatiques de Cromwell, que les moines et les monsignori, dont Rome est peuplée, ressemblent aux Scipions. Je ne sais si les Suédois pourraient avoir tout d'un coup des troupes aussi formidables que celles de Charles XII. On dit d'un homme : Il était brave un tel jour ; il faudrait dire en parlant d'une nation : Elle paraissait telle sous un tel gouvernement, et en telle année⁵.

L'idée, que Voltaire exprimera souvent, est qu'il n'y a pas d'essence des choses qui resterait inaltérée par le devenir historique et serait liée à leur origine. Il la

5 *Histoire de Charles XII*, éd. G. von Proschwitz, OCV, t. 4 (1996), p. 154-155.

reprendra de manière particulièrement nette, des dizaines d'années plus tard, dans son *Histoire du Parlement*, pour nier qu'il y ait une essence parlementaire et constater que c'est tout naturellement que le Parlement a changé de nature au fil des siècles : son désaccord (involontaire) avec Saint-Simon est sur cette question, celle d'une vérité qui coïnciderait avec l'origine, presque absolue. Il n'y a donc pas non plus, du moins théoriquement, une Suède éternelle, et sur le plan politique Voltaire remarque que sa liberté de monarchie élective, remise en question à la fin du xv^e siècle, fut partiellement retrouvée après la mort de Charles XII, grand conquérant mais aussi tyran ayant laissé à sa mort son pays dans un état lamentable. Pour le reste, sur le plan politique, les développements de Voltaire sur la Suède sont sans commune mesure avec ceux qu'il consacre à la Pologne : parmi les points qui attirent un peu son attention, on remarque le rôle du Sénat, important jusqu'à la fin du xv^e siècle, puis marginalisé et réduit à un rôle de figuration jusqu'à l'exil de Charles XII qui lui rend un peu de poids, puis la période suivante qui voit la Suède retrouver en partie sa liberté. Voltaire évoque aussi l'existence d'états généraux dans la Suède libre d'avant cette période de « tyrannie », et particulièrement le fait que jusqu'aux paysans furent admis à y siéger, « portion du peuple », dit-il, « injustement méprisée ailleurs, et esclave dans presque tout le Nord »⁶. Il ne prend cependant le temps de décrire précisément aucune de ces institutions, n'en fait pas l'histoire, et n'explique pas vraiment ce qui les distingue d'institutions comparables ailleurs. La seule fonction politique qui occupe une place vraiment importante dans le récit est celle, d'ailleurs officieuse, de Premier ministre, occupée d'abord par Piper qui avait poussé le jeune roi à se débarrasser de l'encombrante tutelle de sa grand-mère et à gouverner pour de bon, puis par le personnage tout aussi marquant du comte de Görtz, d'une hardiesse et d'un génie d'intrigue qui suscitent l'admiration un peu effrayée de Voltaire, mais qui n'était pas suédois. Le roi, dont le génie est purement militaire, semble d'ailleurs abandonner les questions proprement politiques à ces deux hommes, et à l'époque du second, de manière assez dangereuse. Tout cela étant dit, la Suède est donc présente essentiellement à travers quatre motifs qui articulent la dureté de l'arrière-plan naturel à celle des hommes et à la personnalité exceptionnelle de Charles XII : l'évocation régulière d'un climat particulièrement ingrat, d'un peuple guerrier et rude entretenant un rapport fusionnel à son célèbre roi, d'une espèce de dynastie de destins exceptionnels qui font de la Suède, non une grande civilisation, mais un étonnant réservoir de figures héroïques, d'un homme enfin, Charles XII lui-même, qui semble cristalliser dans une figure individuelle tous les éléments précédents.

6 *Ibid.*, p. 160.

Commençons par l'évocation du climat des pays du Nord en général, et de la Suède en particulier, dans l'*Histoire de Charles XII*. Sur ce point comme sur d'autres Voltaire se base sur Limiers et Robinson, ses deux sources principales sur la Suède, dont le rôle dans la préparation de son livre est mis en lumière dans l'édition de Gunnar von Proschwitz pour les *Ceuvres complètes* d'Oxford⁷. On sait que les Lumières dans leur ensemble interrogent la nature du lien entre le climat et les différences de mœurs et de culture qu'elles observent chez les peuples, Montesquieu apportant à cette question de célèbres réponses dans *De l'esprit des lois* qui furent complétées ou critiquées par Voltaire, mais aussi par Helvétius ou par Buffon, pour ne citer que quelques-uns des écrivains les plus connus à avoir participé à un débat qui traverse tout le siècle. L'*Histoire de Charles XII* ne montre cependant aucun signe de vouloir se situer dans une polémique sur ces questions, et se contente de décrire assez longuement les conditions de vie en Suède avant de présenter les formes de vie qu'elles ont engendrées : dans ce « climat rigoureux » (Voltaire dit un peu plus loin « rude »), qui n'a « presque ni printemps ni automne », où « l'hiver [...] règne neuf mois de suite », où « il gèle dès le mois d'octobre », et où « les longues nuits de l'hiver [...] sont adoucies par des aurores et des crépuscules qui durent à proportion que le Soleil s'éloigne moins de la Suède », et par l'extraordinaire luminosité de la Lune, les « bestiaux [...] sont plus petits que dans les pays méridionaux de l'Europe, faute de pâturage » et les « hommes y sont grands », la « sérénité du ciel les rend[ant] sains », et « la rigueur du climat » les « fortifi[ant] ». Et Voltaire ajoute : « Ils vivent longtemps quand ils ne s'affaiblissent pas par l'usage immodéré des liqueurs fortes et des vins, que les nations septentrionales semblent aimer d'autant plus que la nature les leur a refusés »⁸.

La construction de ce paragraphe souligne le lien établi par Voltaire entre les conditions climatiques et les caractéristiques des espèces animales et des modèles humains qu'elles produisent, sur le plan morphologique, mais aussi sur le plan social et culturel. La phrase suivante en effet établit la suite de cette chaîne de consécutives, en partant des caractéristiques des Suédois pour glisser vers leur mode de vie : « Les Suédois, écrit Voltaire, sont bien faits, robustes, agiles, capables de soutenir les plus grands travaux, la faim et la misère, nés guerriers, pleins de fierté, plus braves qu'industriels, ayant longtemps négligé et cultivant mal aujourd'hui le commerce, qui seul pourrait leur donner ce qui manque à leur pays⁹ ». On caricaturera donc à peine l'ensemble de ce développement en établissant le schéma logique suivant : un climat rude crée

7 Voir notamment *ibid.*, p. 11-19.

8 *ibid.*, p. 157-159 pour l'ensemble de ces passages.

9 *ibid.*, p. 159.

des hommes forts et guerriers, étrangers aux conditions d'épanouissement du commerce et de la culture. La Suède est donc un pays pauvre, point qui revient régulièrement au fil de l'œuvre, et à cette pauvreté s'ajoute le caractère clairsemé de sa population : sans se situer explicitement dans le débat suscité par les *Lettres persanes* et l'ensemble de lettres qui porte dans le roman de Montesquieu sur la dépopulation, Voltaire remarque que les pays du Nord, et en particulier la Suède, se sont dépeuplés en se christianisant et en s'éloignant de leur polygamie originelle. Pour le reste, les questions de climat et de cadre naturel de vie des Suédois fournissent quelques-uns des rares éléments d'exotisme de l'*Histoire de Charles XII*, le cadre glacial de plusieurs des batailles qui y sont racontées leur conférant en outre un élément de pathétique supplémentaire, sans certes atteindre au niveau de dramatisation de la retraite de Russie racontée par Chateaubriand ! Occasionnellement, Voltaire succombe même à une certaine attraction pour un imaginaire nordique un peu stéréotypé dont l'exemple le plus amusant est fourni par le motif, qui revient à plusieurs reprises, de la chasse aux ours, une des occupations favorites de Charles XII dans son pays lorsqu'il n'est pas occupé par ses prodigieuses entreprises guerrières. Je ne citerai qu'un passage, particulièrement significatif parce que, même s'il se drape d'un peu d'ironie, il n'arrive malgré tout pas à dissimuler totalement une part de fascination presque *enfantine* pour le sujet :

Il était à la chasse aux ours quand il reçut la nouvelle de l'irruption des Saxons en Livonie : il faisait cette chasse d'une manière aussi nouvelle que dangereuse. On n'avait d'autres armes que des bâtons fourchus derrière un filet tendu à des arbres. Un ours d'une grandeur démesurée vint droit au roi, qui le terrassa après une longue lutte, à l'aide du filet et de son bâton. Il faut avouer qu'en considérant de telles aventures, la force prodigieuse du roi Auguste et les voyages du czar, on croirait être au temps des Hercule et des Thésée¹⁰.

On a déjà vu que Voltaire associe la rudesse des hommes à celle du monde qui les a produits : je reviendrai plus tard sur celle de Charles XII lui-même, qui apparaît comme l'incarnation quintessentielle de l'énergie ascétique du peuple suédois, mais Voltaire revient à plusieurs reprises sur la capacité extraordinaire des Suédois à supporter la privation et, notamment dans le contexte de la guerre, galvanisés par le minimalisme du train de vie de leur souverain, à fusionner totalement avec lui dans un admirable effort collectif. Sans que cette idée de « liberté » soit l'objet de développements qui aident vraiment à l'éclairer, Voltaire revient d'ailleurs à plusieurs reprises sur l'amour pour la liberté du peuple suédois, de cette « nation si jalouse de sa liberté et qui est

¹⁰ *Ibid.*, p. 200.

encore fière aujourd'hui d'avoir subjugué Rome il y a treize siècles¹¹ ». Le retour de Charles XII dans son pays, après sa longue aventure turque, se marque par des scènes de joie collective saisissantes, qui n'ont vraiment rien de factice et traduisent la dimension mythique qu'il a acquise. Et dans le même registre, les derniers efforts de guerre désespérés du roi de Suède juste avant sa mort inattendue et brutale le voient saigner littéralement le pays à coup d'impôts sans susciter l'ombre d'une réprobation : « Le peuple, accablé de tant d'exactions, se fût révolté sous un autre roi ; mais le paysan le plus malheureux de la Suède savait que son maître menait une vie encore plus dure et plus frugale que lui : ainsi tout se soumettait sans murmure à des rigueurs que le roi endurait en premier¹² ». Même les expérimentations monétaires hasardeuses du baron de Görtz, dans les derniers mois de la vie de Charles XII, qui s'avèrent absolument catastrophiques pour la Suède, laissent l'amour de son peuple pour le roi presque indemne, la haine populaire accablant comme souvent le ministre, d'autant plus qu'il est étranger – c'est ce qu'on pourrait appeler le syndrome Mazarin – en épargnant le souverain. Si Charles XII a en réalité ruiné la Suède, qui n'était déjà pas dans un état reluisant avant lui, son idylle avec son peuple, reconnaissant de lui avoir permis d'exprimer ses fantasmes de grandeur et d'héroïsme sur la scène internationale, semble, en tout cas dans la version qu'en donne Voltaire, avoir été presque sans nuage. J'ai dit qu'il n'y avait pas d'« âme suédoise » pour Voltaire (pas plus que d'âme russe !). C'est vrai en tout cas lorsqu'il aborde la question sur le plan théorique, avec une ironie qui touche chez lui tous les fixismes. Mais son récit, prenant dans ces moments une coloration d'épopée qui tranche avec la raideur historiographique de certaines de ses parties, invalide partiellement cette idée par l'image assez grandiose d'un peuple communiant avec son roi dans le sacrifice.

L'élément le plus frappant de la Suède voltairienne est cependant sa capacité à produire, dans une espèce de généalogie héroïque, une série de destins exceptionnels qui constitue aux yeux de l'écrivain l'aspect le plus notable de son histoire récente. Plutôt que de raconter l'histoire de la Suède, le début de l'œuvre égrène en effet plusieurs figures individuelles qui retiennent toute la curiosité de l'historien : celle de Gustave-Adolphe notamment, à qui Voltaire attribue une efficacité réelle dans l'abaissement de la maison d'Autriche, en retirant du même coup une part de gloire à Richelieu « qui savait l'art de se faire une réputation, tandis que Gustave se bornait à faire de grandes choses¹³ » ; celle aussi de Charles XI, « guerrier comme tous ses ancêtres » et, parfait modèle en

11 *Ibid.*, p. 160-161.

12 *Ibid.*, p. 515.

13 *Ibid.*, p. 164.

cela de son fils, je vais y revenir, « frugal, vigilant, laborieux »¹⁴. Mais les deux figures qui se détachent vraiment et apparaissent comme les symboles les plus éclatants de l'esprit de liberté qui anime la nation sont celles de Gustave Vasa et de Christine de Suède. Dans le cas du premier, il faut tout de même dire qu'une sorte de mythologie des grands hommes parcourt l'*Histoire de Charles XII* qui montre à quel point Voltaire est encore à cette époque travaillé, d'un côté par le modèle d'une histoire à la Plutarque, de l'autre par des valeurs « cornéliennes ». Ainsi, dans une préfiguration évidente du personnage principal de son récit, l'historien-poète se laisse-t-il séduire, au début de l'œuvre, par la figure de celui qui est présenté comme le grand libérateur de la Suède au XVI^e siècle, et dont le parcours fulgurant est l'objet à la fois d'un portrait idéalisé et d'un véritable *conte* :

160

Gustave Vasa, jeune homme descendu des anciens rois du pays, sortit du fond des forêts de la Dalécarlie, où il était caché, et vint délivrer la Suède. C'était une de ces grandes âmes que la nature forme si rarement, avec toutes les qualités nécessaires pour commander aux hommes. Sa taille avantageuse et son grand air lui faisaient des partisans dès qu'il se montrait. Son éloquence, à qui sa bonne mine donnait de la force, était d'autant plus persuasive, qu'elle était sans art : son génie formait de ces entreprises que le vulgaire croit téméraires, et qui ne sont que hardies aux yeux des grands hommes ; son courage infatigable les faisait réussir. Il était intrépide avec prudence, d'un naturel doux dans un siècle féroce, vertueux enfin, à ce que l'on dit, autant qu'un chef de parti peut l'être.

Gustave Vasa avait été otage de Christiern¹⁵ et retenu prisonnier contre le droit des gens. Échappé de sa prison, il avait erré, déguisé en paysan, dans les montagnes et dans les bois de la Dalécarlie. Là, il s'était vu réduit à la nécessité de travailler aux mines de cuivre pour vivre et pour se cacher. Enseveli dans ces souterrains, il osa songer à détrôner le tyran. Il se découvrit aux paysans ; il leur parut un homme d'une nature supérieure, pour qui les hommes ordinaires croient sentir une soumission naturelle. Il fit en peu de temps de ces sauvages des soldats aguerris. Il attaqua Christiern et l'archevêque¹⁶, les vainquit souvent, les chassa tous deux de la Suède, et fut élu avec justice, par les états, roi du pays dont il était le libérateur¹⁷.

Ce passage concentre à peu près tous les éléments stylistiques dont Voltaire essaiera de se débarrasser dans ses œuvres historiques ultérieures, mais c'est

14 *Ibid.*, p. 165.

15 Présenté un peu plus haut comme un « monstre formé de vices, sans aucune vertu » et comme un des deux tyrans opprimant, « de manière horrible », la Suède.

16 L'archevêque d'Upsal, deuxième « bourreau » du pays.

17 *OCV*, t. 4, p. 162-163.

un point que j'aborde longuement dans un autre cadre¹⁸. Il est en revanche étonnant d'observer de quelle manière une telle féerie historiographique peut coexister avec l'image de l'historien construite dans ce *Charles XII*, la tension entre le plaisir du récit et la volonté de se donner comme figure du savoir étant particulièrement sensible, tension qui ne sera jamais totalement résolue entre la figure de l'historien comme conteur et celle de l'historien comme dispensateur d'un savoir renonçant en tant que tel aux séductions de la narration et de la rhétorique. Remarquons par ailleurs que tout aussi nettement que Charles XII, Vasa semble une émanation directe de ce monde du Nord, surgissant « du fond des forêts », doté du physique robuste que Voltaire attribue aux Suédois en général, fusionnant dans une sorte d'immédiateté avec les hommes de son peuple, et capable sans effort apparent de réaliser l'impossible. Quant à Christine, elle présente une forme d'héroïsme intériorisé qui manifeste dans un autre registre la même pente ascétique que les autres figures que j'ai évoquées, et que Charles XII lui-même, se rendant « aussi illustre en quittant le trône que ses ancêtres l'étaient pour l'avoir conquis ou affermi » : une fois n'est pas coutume, Voltaire est si fasciné par cette figure que non seulement il lui pardonne d'avoir été catholique, mais la défend contre ses détracteurs protestants tout en glissant une pique contre les papes qui exploitèrent au maximum la « conversion d'une femme qui n'était que philosophe¹⁹ ».

Dans sa confrontation à ces figures, il n'y a aucun doute que Charles XII représente, non une quintessence d'héroïsme universel qui en ferait simplement une variante accidentellement nordique d'Alexandre, mais bien un concentré de cette vertu encline à une espèce de minimalisme austère que Voltaire perçoit comme typiquement suédoise, et cristallisant de manière parfaite tous les éléments « suédois » que nous avons identifiés par ailleurs. Charles n'est donc pas seulement roi de Suède, il se confond avec la Suède en en produisant une image sublimée. Cela ne veut pas dire que Voltaire glorifie sans réserve cette figure de l'histoire, réservant ses plus beaux éloges à Pierre le Grand et opposant les deux hommes pour marquer sa préférence pour ce que le second représente à ses yeux. Mais c'est bien cependant l'*Histoire de Charles XII* et non celle de Pierre le Grand que, dans sa première œuvre importante en tant qu'historien, Voltaire a choisi de raconter, et quoiqu'il s'en défende un peu et qu'un peu de réserve ironique tienne à l'occasion à distance le roi de Suède, c'est malgré tout son enthousiasme évident et son admiration pour cette figure qui expliquent l'existence même de ce récit magnifique, et une ferveur mal dissimulée pour des valeurs héroïques avec lesquelles Voltaire n'a jamais vraiment rompu, tout

¹⁸ La troisième partie de mon ouvrage *Voltaire, écriture et vérité*, à paraître en 2015 chez Peeters.

¹⁹ OCV, t. 4, p. 164.

en tentant de les déplacer sur le terrain de l'action sociale et de la défense de la justice. Ce chantre du luxe, le plus célèbre du XVIII^e siècle français, et qui incarne au plus haut point les valeurs de sophistication, de sociabilité raffinée et de délicatesse de mœurs de la France classique, entasse donc avec une complaisance aussi paradoxale qu'évidente et une admiration qui perce le papier les anecdotes qui font de Charles XII, sinon un homme des cavernes, du moins une figure digne de figurer dans une saga islandaise par son singulier manque d'apprêt et sa farouche austérité. Il est impossible ici de tout citer, mais la « frugalité » du père de Charles XII est battue à plate couture. Changeant brusquement de personnalité au moment où il s'empare des affaires et conduit la Suède dans une série éclatante de victoires militaires, Charles XII renonce, non seulement aux plaisirs de la nourriture, mais à ceux de la sexualité, et « cette condamnation de soi-même et cette privation qu'il s'imposa toute sa vie », remarque Voltaire, « sont une espèce d'héroïsme non moins admirable²⁰ ». On a déjà vu le roi de Suède combattre des ours avec des armes de fortune et sortir victorieux de ce combat digne d'Hercule. Un peu plus loin, son train de vie ne justifie guère la description d'une mécanique telle que celle de Louis XIV décrite par Saint-Simon ou celle de Frédéric II décrite par le même Voltaire dans ses *Mémoires*, le roi de Suède se levant tous les jours à quatre heures du matin et s'habillant seul ! Dans les combats, il se jette personnellement dans la mêlée et tue à lui seul, à l'occasion, douze ennemis de sa main. Et ce dépouillement confine à un ascétisme de fakir dans l'épisode de campagne russe dans un hiver insoutenable, où l'on voit Charles XII manger un morceau de pain à moitié pourri « sans s'émouvoir²¹ » et culmine dans l'évocation des derniers mois de sa vie où Charles XII semble avoir voulu littéralement défier la nature humaine :

Sa constitution éprouvée par dix-huit ans de travaux pénibles, s'était fortifiée au point qu'il dormait en plein champ en Norvège, au cœur de l'hiver, sur de la paille ou sur une planche, enveloppé seulement d'un manteau, sans que sa santé en fût altérée. Plusieurs de ses soldats tombaient morts de froid dans leurs postes ; et les autres, presque gelés, voyant leur roi qui souffrait comme eux, n'osaient proférer une plainte. Ce fut quelque temps avant cette expédition, qu'ayant entendu parler en Scanie d'une femme, nommée Johns Botter, qui avait vécu plusieurs mois sans prendre d'autre nourriture que de l'eau, lui, qui s'était étudié toute sa vie à supporter les plus extrêmes rigueurs que la nature humaine peut soutenir, voulut essayer encore combien de temps il pourrait supporter la faim sans en être abattu. Il passa cinq jours entiers sans manger ni boire ; le sixième, au matin, il courut deux lieues à cheval, et descendit chez

20 *Ibid.*, p. 198.

21 *Ibid.*, p. 341.

le prince de Hesse, son beau-frère, où il mangea beaucoup, sans que ni une abstinence de cinq jours l'eût abattu, ni qu'un grand repas à la suite d'un si long jeûne l'incommodât²².

Il n'est pas surprenant dans ces circonstances que les responsables turcs qui l'avaient trahi et tentaient de le maîtriser l'aient surnommé « Tête de fer »²³. Et il faut tout de même remarquer que c'est l'historien le plus hostile du XVIII^e siècle à la place des anecdotes dans le récit historique et chez les mémorialistes qui multiplie sans compter ces petits faits vrais saisissants avec une complaisance évidente. Et, s'il n'est pas question ici d'évoquer longuement la dimension proprement militaire de l'existence de Charles XII, Voltaire explique son succès à la guerre essentiellement par une fulgurante rapidité de conception et d'exécution qui donne une part de sa nervosité et de dynamique remarquable au récit qu'il en fait, et l'amène à comparer Charles XII, non à un stratège gérant les questions de tactique politique comme un joueur d'échecs, mais, tel un Achille des temps modernes, à un élément naturel détruisant tout sur son passage, un passage remarquable d'ailleurs qu'on se souvenait du passage du roi de Suède en Pologne comme d'un torrent !

Un des traits les plus marquants de Charles XII, qu'on retrouvera dans le *Louis XIV* et dans le *Commentaire historique* de 1776, est l'attribution à Charles XII de « mots » frappants, brefs énoncés au discours direct qui confirment dans l'ordre du langage l'image assez rude du roi de Suède qui transparait du reste de ses actions. Il n'est pas question d'en citer beaucoup ici, mais par exemple un mot de jeunesse au moment où Charles, encore gouverné par sa grand-mère, déclare : « je me sens digne de commander à ces braves gens ; et je voudrais que ni eux ni moi ne recevions l'ordre d'une femme²⁴ ». Un jour où son cheval est tué sous lui au combat, Charles saute sur un autre en disant : « Ces gens-ci me font faire mes exercices²⁵ ». À propos du pain pourri dont j'ai déjà parlé : « Il n'est pas bon, mais il peut se manger²⁶ ». Et un de ces « mots » au moins a pour objet l'opposition entre les mœurs raffinés ou retorses du sud de l'Europe et celles plus sévères et plus vertueuses des pays du Nord. Charles s'adresse alors à son ministre Piper qui ne comprend pas pourquoi le roi de Suède ne s'empare pas cyniquement pour lui-même de la Pologne au lieu de l'offrir à un autre, et Charles lui répond : « “Vous étiez fait pour être le ministre d'un prince italien”²⁷ ». À propos de ce laconisme verbal qui n'a

22 *Ibid.*, p. 538-539.

23 *Ibid.*, p. 449.

24 *Ibid.*, p. 171.

25 *Ibid.*, p. 216.

26 *Ibid.*, p. 341.

27 *Ibid.*, p. 261.

rien de celui de Louis XIV, tout politique et majestueux, Voltaire remarque d'ailleurs, dans le magnifique portrait de Charles XII qui figure à la fin de l'œuvre, que ce roi était tout ce qu'il y avait de son temps de plus étranger au monde de la « conversation » et de la sociabilité d'Ancien Régime. Comme le note Simon Davies, qui voit par ailleurs dans l'*Histoire de Charles XII* une autobiographie indirecte, « Charles était pour Voltaire un homme exotique », et ses réserves occasionnelles ne l'empêchent nullement de le déclarer « l'homme le plus extraordinaire peut-être qui ait jamais été sur la terre », de s'émerveiller que « toutes ses actions [...] [aient] été bien loin au-delà du vraisemblable » ou du fait « qu'il aimait en tout l'extraordinaire et le difficile »²⁸. Il y a quelque chose d'enfantin dans l'admiration que Voltaire éprouve comme malgré lui pour la figure du roi de Suède, qui fait que sa comparaison avec Hercule ou Thésée est sans doute, mais n'est pas seulement, une plaisanterie.

164

Je conclurai rapidement en disant que l'altérité suédoise reste donc pour l'essentiel, dans l'*Histoire de Charles XII*, confinée dans un imaginaire assez stéréotypé qui n'est cependant pas étranger à la beauté de l'œuvre et à son dynamisme narratif. Voltaire, qui ne trouve à peu près rien à faire de la Suède sur le plan de la pensée philosophique, sinon dans l'opposition très schématique entre Suède et Russie, ne cherche pas non plus à comprendre en profondeur ce monde du Nord qui reste donc le cadre assez conventionnel d'un récit qui se nourrit de mythes et garde un ancrage fort dans le modèle épique. Les éléments qui annoncent l'historien futur du *Pierre le Grand* et du *Louis XIV* ne manquent certes pas, mais ils prolifèrent de manière significative dans les parties non suédoises du récit, et là où ce n'est pas la personnalité fascinante et le destin fulgurant de Charles XII qui sont au premier plan. Et le monde suédois, qui n'a que peu d'importance pour la dimension philosophique et proprement historiographique de l'œuvre, n'est en revanche pas complètement étranger à ce qu'il faut bien appeler sa dimension poétique.

28 Voir pour l'ensemble de ces citations « Réflexions sur l'*Histoire de Charles XII* : biographie et autobiographie », dans Christophe Cave et Simon Davies (dir.), *Les Vies de Voltaire : discours et représentations biographiques, xviii^e-xxi^e siècle*, SVEC 2008:4, p. 137-143.